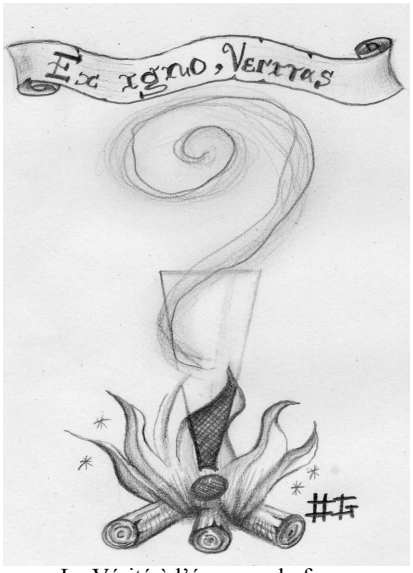
Le Dogmatique

Le journal antisceptique

Janvier 2005 – n° 1



La Vérité à l'épreuve du feu

p.1 edito
par Morgane MADELINE

p.2 Marché du travail ou marché de l'Emploi ?
par Olivier GAIFFE

p.3 ces gens-là
par Hadrien ARCANGELI

p.4 **Dossier** anti-pub
par Nicolas SALLIOU

p.11 corporatisme ou politique :quels intérêts défend un syndicat étudiant ?
par Olivier GAIFFE

p.12 Zéro de conduite
par Clément PERISSE

p.13 La Raison et le Vulgaire
par Hadrien ARCANGELI

p.15 Identité, identifications
par Clarisse CARRIERE

p.17 Le rêve
par Vincent BERGERE

La loi Sarkozy dite de « maîtrise de l'immigration » (LOI n° 2003-1119 du 26 novembre 2003 relative à la maîtrise de l'immigration, au séjour des étrangers en France et à la nationalité) multiplie honteusement les procédures, les conditions restrictives et les coûts pour recevoir chez soi des personnes de nationalité étrangère, qu'elles soient des amis ou même de la famille de l'hébergeant. O.G.

Voir : http://www.legifrance.gouv.fr/WAspad/UnTexteDeJorf?numjo=INTX0300040L

Pourquoi créer ce journal ?

Quel besoin y a-t-il de créer, en plus des innombrables médias déjà existants, ce journal-ci ? Que pensons-nous être en mesure de vous offrir de plus que les autres ?

Aujourd'hui, quand on lit les grands journaux d'« information », on a souvent une fâcheuse impression de déjà-vu. Ce sont, à quelques exceptions près, partout les mêmes sujets, les mêmes idées, les mêmes tournures de phrase : le même grammaticalement et politiquement correct, aisément compréhensible par le « lecteur de base », les mêmes métaphores à l'emporte-pièce… Il me semble que ces méthodes de travail sous-estiment la capacité critique des lecteurs et même leur goût : qui apprécie le « style journalistique » ?

Certains sujets (par exemple celui de l'insécurité…) se voient parfois soudainement répercutés d'un bout à l'autre de la chaîne médiatique. Pourquoi ce sujet précisément, pourquoi se mettent-ils tous à l'aborder au même moment ? Bien sûr, il existe une actualité qui est la même pour tout le monde, et cela explique que tous les journaux traitent des mêmes sujets au même moment. Certes. Mais enfin, chacun sait que la Terre est vaste et qu'il s'y passe chaque jour quantité de drames, guerres, exterminations, morts (sida, malnutrition) dont on ne nous touche pas un mot. Ce qu'on appelle l'« actualité » est en fait le résultat d'un choix préalable : des agences de presse sont chargées de faire un repérage entre les informations, et c'est à partir de cette information prémâchée que travaillent la plupart des journalistes et que sont choisis la plupart des sujets. C'est un premier filtre à un traitement équitable des informations, et c'est une source commune qui explique qu'on trouve le même sujet dans différents journaux, alors que tel autre est ignoré ou seulement traité à la va-vite.

D'autre part, il ne faut pas négliger l'importance des effets de mode. L'engouement de l'opinion pour les élections de miss France, les difficultés financières de l'OM ou l'état de santé de Yasser Arafat relèguent à l'arrière-plan des sujets qui mériteraient bien de passer devant. Mais pourquoi les journaux s'asservissent-ils au goût d'un opinion qu'ils contribuent eux-mêmes à créer ? Parce que l'opinion, c'est le lecteur, et parce que le lecteur, il faut l'aguicher avec des sujets faciles, des sujets *people*, des sujets qui le séduisent, sinon il n'achète pas le journal. Un journal qui ne se vend pas, c'est une entreprise qui se casse la gueule, avec toutes les conséquences que ça entraîne, et ça personne ne le souhaite, ni le grand patron ni le pigiste de base. Alors tout le monde travaille le nez sur les chiffres. Or l'expérience prouve qu'un journal qui fait sa une sur le Rwanda se vend moins bien que s'il fait sa une sur une célébrité… On imagine les conséquences désastreuses de ce genre de réflexion constamment sous-jacente sur le traitement de l'actualité. Sans parler de l'influence des *lobbies*, des renvois d'ascenseur…

Ce que nous revendiquons, nous, journalistes d'occasion, c'est un regard délivré de ce genre de préoccupations. Nous sommes financièrement indépendants. Nous publions ce que nous souhaitons publier, sans obligation de plaire à un quelconque sponsor. Si nous le désirons, nous parlerons de sujets oubliés ailleurs, de sujets qui ne sont plus (ou pas encore) d'actualité, et, ne réagissant pas forcément à chaud mais avec un certain recul, nous espérons dire le moins de conneries possible. Nous essayerons de vous informer, mais aussi de vous faire rire ou rêver, d'une manière différente et innovante dans la mesure du possible, en respectant votre esprit critique. Et si vous trouvez, parfois, que nous nous éloignons trop de cela, que nous devenons banals, conformistes ou dogmatiques, par pitié dites-le nous. C'est le meilleur service que vous puissiez nous rendre.

"Nous essayerons de vous informer, mais aussi de vous faire rire ou rêver, d'une manière différente et innovante dans la mesure du possible, en respectant votre esprit critique"

Il a existé un très beau journal, fondé sur un projet utopiste de participation de tous ceux qui le désiraient, réalisé par des non professionnels, et qui a malheureusement dû fermer ses portes l'an dernier. Il s'appelait l'Oeil électrique (cf. prochain article : deuil sur la presse amateur). Je ne pense pas que nous arrivions jamais à la cheville de l'Oeil électrique en ce qui concerne l'élégance ; nous n'en avons pas les moyens, et c'est peut-être mieux ainsi. Nous débutons humblement en tentant de mettre en place un système basé sur le volontariat, où tout lecteur qui désire participer à la rédaction du journal en a la possibilité, où les textes, illustrations, photos, sont regardées et commentées par le plus grand nombre. Nous tenterons de ne publier que des textes en lesquels nous croyons. Nous tenterons de vous faire voyager, rêver, réfléchir avec nous, d'une manière *différente*.

Seuls les poissons morts suivent le courant.

Morgane MADELINE

« Marché du travail » ou « marché de l'emploi » ?

Les deux expressions semblent à première vue renvoyer l'une à l'autre, elles semblent signifier la même chose, interchangeables. On peut substituer l'une à l'autre « grosso modo », mais les synonymes parfaits sont rarissimes : deux mots peuvent avoir des significations différentes, quoique cette différence paraisse d'abord insignifiante.

Cela est vrai notamment de ces différences, de ces glissements idéologiques d'un terme à l'autre qui atteignent d'autant mieux leur but qu'ils se font plus discrets. Le langage n'est pas idéologiquement neutre ; qu'un mot en remplace un autre est rarement un événement contingent. Les définitions, les concepts sont des enjeux ; et l'un des facteurs d'évolution d'une langue est la bataille idéologique dont elle est le champ. Roland Barthes a récemment décillé nos yeux à ce sujet.

C'est à la lueur de cette conception déniaisée du langage que j'aimerais examiner la substitution de plus en plus courante actuellement de l'expression « marché de l'emploi » à celle de « marché du travail ».

Il est peut-être permis d'identifier « emploi » et « travail » sous un certain rapport : sans emploi , pas de travail ; de même que sans travail, plus d'emploi. A ceci près cependant que le sans emploi n'est pas forcément sans travail (il existe des « économies souterraines »avec du travail « au noir »). Par conséquent, à supposer qu'on entende bien par « emploi » un engagement par contrat à travailler dans certaines conditions établies par la loi (le travail institutionnalisé), le travail excède l'emploi, aussi vrai que les activités légales et illégales débordent le champ restreint des activités légales. En d'autres termes, le marché du travail déborde le simple marché de l'emploi.

Secondement – et c'est là le plus important – il n'y a pas seulement lieu de distinguer « marché du travail » et « marché de l'emploi », mais aussi et surtout de les opposer, en tant que, même dans l'hypothèse où ils désigneraient « grosso modo » la même réalité, ils la désigneraient à partir de deux points de vue opposés, conflictuels.

Lorsqu'on parle de « marché du pétrole », de « marché du tourisme », de « marché de… », on entend bien que le pétrole, le tourisme, etc. sont ce qui est produit (comme bien ou comme service) et offert. Une seule exception : le « marché de l'emploi ». L'emploi serait-il donc un bien ou un service produit - celui-là - par toute entreprise, et offert sur un marché par son producteur : l'entrepreneur ? N'est-ce pas bien plutôt le travail (comme service) ou même le travailleur (comme bien) qui est porté sur un marché, qui ne saurait être par conséquent qu'un « marché du travail » ?

Le « marché de l'emploi » est un concept qui a son efficace : l'entrepreneur, en produisant et en lui proposant des emplois, semble procurer un service, sinon une grâce à l'actif. Ce concept, bien loin de désigner une réalité, a comme visée d'en déformer la vision. Le point de vue est très clairement celui du propriétaire des moyens de production. Ainsi peut-on identifier ce concept comme idéologique et libéral. Pour le dire en un mot : ce concept n'est pas descriptif, au sens où il exprimerait une réalité, mais normatif, au sens où il veut conserver, voire promouvoir un certain état de fait dans les rapports sociaux : l'aliénation sociale. Car s' il faut s'en remettre « à la grâce » de l'employeur, cela ne saurait correspondre à autre chose, dans le cas qui nous occupe, qu'à une abolition –au moins relative- de la liberté pour l'employé.

A proprement parler, on ne « négocie » pas un emploi comme la botte de radis sur le marché, on tente simplement de vendre au mieux sa force de travail.

Ainsi, loin de s'identifier, « marché de l'emploi » et « marché du travail » s'opposent terme à terme comme le point de vue idéologique – libéral s'oppose à l'intérêt du travailleur ; et cette opposition elle-même ne saurait se comprendre que comme lutte des classes transposée dans le langage.

Sans entendre par « lutte des classes » ce « moteur de l'histoire » qu'en avaient fait les marxistes, sans lui prêter cette vertu de « panacée théorique », à laquelle tout serait réductible en ultime instance, et auprès de laquelle tout problème trouverait sa solution, on peut faire de ce concept, à ce qu'il me semble, un usage légitime s'il est prudent.

des politiciens qui régissent et bradent la France à ses ennemis héréditaires.

Car qu'y a-t-il de scandaleux à considérer que les hommes ont des intérêts différents & parfois conflictuels selon le groupe social auquel ils appartiennent ? Tout, sans doute. Si le *scandale* (*σκάνδαλον*, en grec ancien) est bien cette *pierre sur laquelle on trébuche*, il en est une sur laquelle on ne cessera de trébucher tant que l'on ne regardera pas droit devant soi : que salaires & profits sont en raison inverse l'un de l'autre.

.

Oliver GAIFFE

Ces gens- là

C'était un lundi de mai, lorsque le printemps était en fête, la nature emplie de doux parfums et choyée par une lumière douce …

Je m'installais devant mon poste de télévision afin de communier avec des millions de compatriotes à la messe quotidienne que célèbre le révérend Pernaut. J'en avais déjà bu trois lorsque, succédant aux tragédies internationales, le printemps envahit enfin ma télé, c'était l'heure des informations consacrées à nos régions et leurs terroirs.

J'y vis exalté un art de vivre sain, porté par un amour de la terre et de la tradition, par le respect des familles. La France de nos ancêtres n'avait pas totalement succombé aux différentes attaques venues d'outre-atlantique et de l'autre coté de la Méditerranée. De fiers gaulois résistent toujours et s'efforcent de faire vivre la France d'avant 1789. Celle, où les socialo-marxistes n'avaient pas encore entrepris leur sinistre œuvre de cosmopolitisation de la fille aînée de l'Eglise. La privant ainsi de ses racines, de sa sève, la laissant dépérir au gré des révolutions et des agitations socialistes.

Bénis soient les Jean-Pierre, qui protègent nos valeurs ancestrales, qui nous montrent la joie de vivre des ces « petites gens », si heureux de vivre dans une nation bien policée.

Travail, Famille, Patrie, voilà les trois mamelles de la France ! Celles de la fête du *Dallerschlackerfascht* (fête des lécheurs d'assiette en Alsace), la foire au saucisson d'âne de Marolle-Les-Brau, on vit heureux, loin des bureaucrates et

Lorsque Saint Pernaut eut fini son office, je ne pus retenir une larme à l'idée qu'il me faudrait

attendre jusqu'à demain, 13 h, pour être à nouveau plongé dans la France de Poujade.

Pour tuer le temps, je descendis chez mon artisan boulanger (étiqueté : label « Tradition Française ») acheter une tête de nègre que je mangerai pour mon 4 h tout en écoutant un disque de Michel Sardou.

Hadrien Arcangeli

Anti-flot

Pendant l'année 2003-2004, sous l'impulsion de sites comme www.actionstopub.tk (toujours existant mais non actualisé), des mouvements anti-pubs de grande ampleur ont été lancés dans toute la France. Au point culminant, un flot d'anti-pubs est descendus dans le réseau métropolitain pour exprimer leur lassitude face à la pub. C'était sans compter une action de police bien préparée qui encercla progressivement une grande partie des participants. Arrêtés par centaines, ceux qui assumeront leur acte (un peu stupide d'après moi) seront bien évidemment jugés pour l'exemple puis condamnés à payer le million d'euros pour « dommages ». L'épée de Damoclès bien enfoncée entre les épaules, le mouvement chancelle puis s'affale.

Selon un sondage BVA pour la RATP (vive l'objectivité !) :

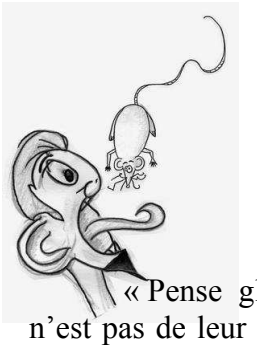
75 % des Franciliens n'approuvent pas ces actions

73 % des Franciliens trouvent le voyage plus agréable grâce à la pub

Pourtant, les milliers de personnes qui ont pris part à ces mouvements n'ont pas été liquidés par le gouvernement. Ils continuent à distiller leur pensée contre la surconsommation. Mais l'enthousiasme originel, fauché par le spectre de poursuites judiciaires lourdes, s'est évanoui.

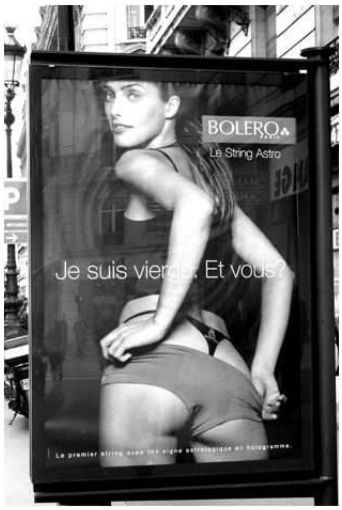
Même si ce mouvement a été amputé d'une partie de ses acteurs, il n'en reste pas moins porté par des arguments intelligents et des analyses acérées sur la croissance de la publicité dans le tissu urbain. Les points forts restent l'instrumentalisation de la femme provoquant maintes frustrations chez la gente féminine, (comptez autour de vous le nombre de filles normales qui font un régime…) ou la mise en esclavage de la liberté d'expression des médias par les financements publicitaires (essayez de critiquer les fers à repasser « RAFALE » dans les journaux du groupe Dassault) ou encore l'achat d'une image éthique par le sponsoring et les publicités, créneau de certaines entreprises sans scrupules (Vive la nature avec « Total » et « Rhône Poulenc »!!).

Le but avoué d'un grand nombre de collectifs est de « faire revenir la publicité à un rôle purement informatif, en étant contenue, localisée et égalitaire d'accès. Le commerce ne doit pas avoir plus de moyens d'expression que la culture et les arts, la philosophie, la poésie, l'humour et la littérature, que les associations, la politique locale et les initiatives sociales, que l'expression libre, individuelle et gratuite ». (Manifeste contre le système publicitaire)Ces revendications s'inscrivent dans une critique globale de notre mode de vie. Une recherche d'une plus grande simplicité de vie avec moins de stress, de bruits, de violences et plus d'éthique vis-à-vis de l'environnement et les valeurs humaines.



Des souris et des consommateurs

« Pense globalement, agis localement » , est une devise qui n'est pas de leur cru, mais qui leur convient à merveille. Comme des petites souris, les anti-pubs grignotent le graisseux fromage de la surconsommation en s'attaquant à la publicité sous toutes ses formes. Flyers, prospectus, pans d'immeubles entiers, kiosques, cartables, journaux, revues, magazines , télévision, radios, métros, bus, taxis, films, stylos, briquets, Internet, la publicité est partout et ils tentent de la combattre partout. Mais, il ne faut pas se fourvoyer. Il est, à mes yeux, évident qu'ils ne sont pas juste contre la pub. Non ! Ils dénoncent avant tout un système. Celui de la pollution visuelle, de la manipulation de nos désirs et de la quête insouciante de croissance. En effet, la publicité n'est qu'une plaie citadine gangréneuse. A travers leurs actions, ils tentent de faire prendre conscience aux badaud de l'existence d'une maladie globale en pointant du doigt ce symptôme réel.



Pour cela, des actions « chocs » ont lieu régulièrement. Que ce soit dans des regroupements publics, comme la journée sans achat, en passant par le dépôt massif d'oppressants prospectus de Noël ou des actions dans le métro, on retrouve une vraie volonté : faire changer les choses simplement, en rêvant, en s'amusant même.

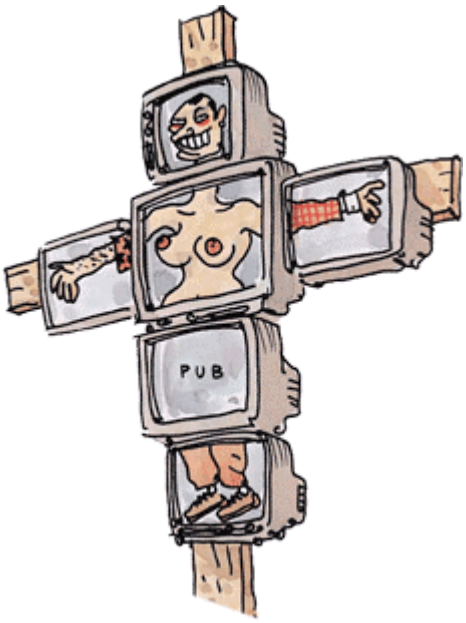
L'Eglise de la très sainte consommation…

Prière 5 - Des Supermarchés Culturels

Le shopping est notre nouvelle religion,
[prier les produits est la suite logique.
(Fnac) ! Grâce à toi, j'ai trouvé des amis/es,
Gloire à toi !
A travers toi, j'ai trouvé mes convictions artistiques,
Halleluja !
A travers toi, j'ai trouvé mon identité,
Amen!
Les bras ouverts,je t'accueille dans ma vie ;
Tu m'as sauvé *(Fnac)* , tu m'as montré le chemin.
Gloire à toi *(Fnac)* qui me fournit en divertissements.
Avant toi, je n'étais rien, grâce à toi, j'existe enfin.
Gloire à l'art en rayons et en tête de gondoles.
Tu es ma raison d'être.
Je bouffe de la culture donc je suis culturé…
Vive le culturisme!
Halleluja!

…est une « secte » bon enfant fraternisant devant les grandes icônes de la consommation. Lors de grandes messes au sein des temples de l'achat (consommation), le père Kris, suivi de ses fidèles adorateurs du CAC 40, récitent des versets à la gloire divine des grandes marques, ici-bas.
Le missel du consommateur, bible consacrée, suit les pérégrinations du père

consumériste et des fidèles de plus en plus nombreux au fil des rues et des devantures.



A l'occasion de la journée sans achat, après une prière à la Police et les supermarchés de la culture…

Un événement remarquable a fait la preuve qu'assurément, les voies du seigneur sont impénétrables. La religion du consumérisme traitée avec ironie, et voilà les foudres qui s'abattent sur les empêcheurs de consommer en rond.. Le père Kris animant ce regroupement totalement pacifique et bon enfant est aussitôt emmené de force. Puis, une journaliste est embarquée sans raison. « Ils vont lui enlever les bandes. C'est l'Amérique du sud. », entends-je dans le rang des fidèles. On ne mine pas le moral des consommateurs impunément.

Prière 8 - De la Police

Ô toi police qui veille avec tant de bienveillance
[et de douceur sur notre quotidien.
Nous te remercions pour ton zèle.
La minutie avec laquelle tu nous protèges nous apporte la sérénité.
Tes services de Renseignements Généraux
[nous éloignent de nos mauvaises pensées,
Halleluja !
Grâce à toi, l'ordre règne et la justice triomphe
Vive les hommes et les femmes en bleu !

Article 9

Nul ne peut être arbitrairement arrêté, détenu ou exilé.

Article 18

Toute personne a droit à la liberté de pensée, de conscience et de religion ; ce droit implique la liberté de changer de religion ou de conviction ainsi que la liberté de manifester sa religion ou sa conviction seule ou en commun, tant en public qu'en privé, par l'enseignement, les pratiques, le culte et l'accomplissement des rites.

Article 19

Tout individu a droit à la liberté d'opinion et d'expression, ce qui implique le droit de ne pas être inquiété pour ses opinions et celui de chercher, de recevoir et de répandre, sans considérations de frontières, les informations et les idées par quelque moyen d'expression que ce soit.

Usage de la force pour emmener le père Kris au poste.

Article 20

1. Toute personne a droit à la liberté de réunion et d'association pacifiques.

Article 30

Aucune disposition de la présente Déclaration ne peut être interprétée comme impliquant pour un Etat, un groupement ou un individu un droit quelconque de se livrer à une activité ou d'accomplir un acte visant à la destruction des droits et libertés qui y sont énoncés.

Déclaration des droits de l'Homme

Réflexion

Même si nous ne sommes pas dans une dictature d'Amérique du Sud (soyons objectifs tout de même), je m'étonne que l'on puisse attenter à la liberté d'expression aussi abruptement dans un pays qui défend les droits de l'Homme. Cette conclusion musclée m'amène à prendre conscience de la Toute-Puissance du tissu commercial sur notre quotidien et le fait que l'on ne perturbe pas la machine à consommer car elle est notre bonheur et notre rayonnement civilisateur. Notre liberté partielle s'inscrit dans un carcan balisé par l'acte de consommation. En effet, on a la liberté d'acheter les livres qui nous touchent, d'aller voir le film qui nous éveille, payer l'entrée au musée qui nous passionne, mais, pour autant, faire réfléchir gratuitement les consommateurs, ça, c'est interdit.
Dès lors, comme toute revendication bridée, elle s'exprime dans l'illégalité (illégalité ne veut pas dire illégitimité).

Bastan las publicidades en el metro !!

Les anti-pubs :

« La plupart des gens restent coincés devant ce qu'on fait. Notre action est hors du cadre de leur quotidien, ils sont comme coincés, ils n'arrivent pas à se forger une opinion… »

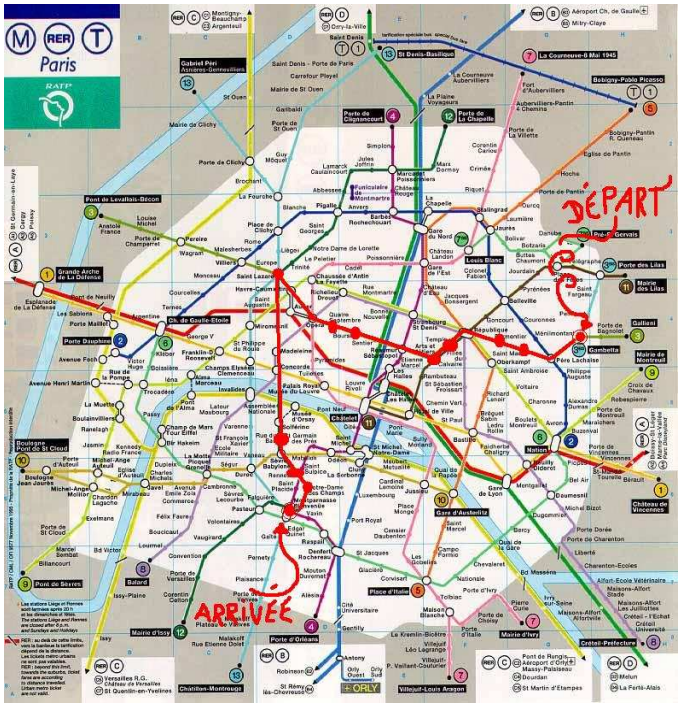
Dès l'origine, les stations de métro ont été le lieu de rassemblement fédérateurs. Déchirements d'affiches, messages plus ou moins fins, œuvres d'arts origamiques éphémères ou citations de textes, tout est bon pour s'exprimer, éveiller l'autre à la problématique, mettre en relief le quotidien qui semblait figé, amener une réflexion sur cet objet (pour ne pas dire outil) qu'est la publicité.

A la suite de cette journée sans achats et de sa conclusion liberticide, j'ai souhaité aller plus loin, voir ceux qui grippent le gigantesque rouage de la consommation tel Charlie Chaplin. Rendez-vous est pris, Métro Gambetta à 20h00…

Sur le quai, je fais des allers retours pour essayer de prendre contact avec eux. J'épis toutes les personnes, j'observe si des gens ne rentrent pas dans les métro et attendraient des anti-pubs comme moi. Je trouve que son sac est bien garni à ce rasta…Il aurait pas planqué tous son matos dedans ? Merde, il prend le métro…

…20h30, sur le quai, toujours personne. J'attends depuis 19h30, pour ne pas les rater, pensant voir arriver un commando cagoulé chargé de pots de peinture et de marqueurs, tout déchirer, marquer des messages puis s'enfuir, les policiers au train crachant leur poumons et leur Pastis…

Je me dis qu'ils ont du se méfier de moi et me donner un faux point de rendez-vous…Je m'apprête à partir lorsque tout à coup, une bande d'hurluberlus bigarrée, de très jeune à mûre rentre dans la station calmement. C'est bizarre, c'est des gens comme moi, simples, plutôt cultivés même. Raté pour mon fantasme d'action hollywoodien.



10 stations en 1h15

Je ne les connais pas mais le contact est tout de suite chaleureux. Le principe est simple. On prend une rame, n'importe laquelle…(« On ne peut pas passer par Denfert ? Faut que j'm'en aille à 22h » demande un protagoniste aux cheveux bouclés)
…bref, le trajet est presque aléatoire et on s'arrête quand on trouve que la station vaut le coup, en d'autres termes, quand il y a un bon potentiel de pubs débiles à critiquer. Une fois sur la rame, une sentinelle à chaque extrémité (pour prévenir d'un danger : policiers, agents de la RATP, cyclones…), les joyeux protagonistes déchirent, dessinent, citent et critiquent, barbouillent et parlent avec les franciliens.

Le compréhensif :
(réaction à chaud)
« Ils nous cassent les couilles ces babas-cools »

Entre cour de récré et action politique sérieuse, on ne sait pas trop comment situer ces personnes venues d'horizons si différents. Puis au fil des stations, des affiches défigurées, découpées en bandes ou remplies de messages, on se prend à rêver d'un monde où les gens s'amuseraient à être responsables du monde qui les entoure, s'exprimant quotidiennement et créant de l'art avec les objets de notre environnement urbain.

A 22h15, c'est avec grand regret que je dois les quitter (officiellement je n'ai plus de pellicules, mais officieusement un ange m'attend…). Suite à cette rencontre je suis définitivement convaincu de la légitimité de cette action.

En en parlant à mon entourage je me cogne à un mur d'incompréhension. En tant qu'étudiants la surreprésentation de la publicité ne les dérange pas outre mesure. Probablement qu'ils n'y sont pas aussi sensibles que je le suis. Mais si j'avais raison, est-ce à croire qu'il faille forcer les gens à être libres ? Et si j'avais tort ? Peut-être que toute ces publicités puériles n'empiètent pas sur la liberté des citoyens…S'il m'apparaît évident qu'il y a manipulation et considération de l'homme comme un moyen et non comme une fin, il faut accepter, aussi pathétique que cela puisse paraître, que les gens aiment qu'on s'intéresse à eux et qu'on valorise leurs vie, même si c'est à travers leur pouvoir d'achat. En définitive toute cette effervescence n'est qu'une minable ode à l'existence à travers l'acte d'achat. « J'achète donc je suis ».

Pour ne pas que ça se sache, la machine publicitaire a un terrible atout : sa capacité géniale d'adaptation qui la rends quasiment intouchable. Elle commence déjà à récupérer cette revendication sociale en créant des pubs semant la confusion en y introduisant des messages ressemblant à ceux des anti-pubs. De même, la RATP laisse une affiche blanche dans une station, pour permettre l'expression libre. Un simulacre de liberté de 12 m² perdu dans le gigantesque réseau du métropolitain.

Laissons la société se faire encore plus envahir par la publicité et lorsque cela deviendra insupportable les choses changerons. Il faut vivre avec son temps et accepter le fait que l'homme ne réagit que lorsque la catastrophe est là…Laissons-le digérer son Orgie de Noël…Continuons à être critiques et aider les gens à le devenir , cela leur apprendra à ignorer la publicité et c'est ce qui la tuera.

Karmaï

Ce modeste photo reportage prend position. Cependant je vous invite à considérer ce mouvement à la lumière des informations que j'ai voulues objectives. Continuez cet article grâce aux liens Internet donnés en fin d'articles. Si vous n'êtes pas convaincu, tournez la page ou jetez ce journal dans une poubelle. Sinon faites savoir que l'on peut **agir localement pour changer globalement.**

www.consomme.org :

Le site de l'Eglise de la très sainte consommation. Infos sur les grands messes et leur combat ironique contre le système publicitaire.

www.bap.propagande.org :

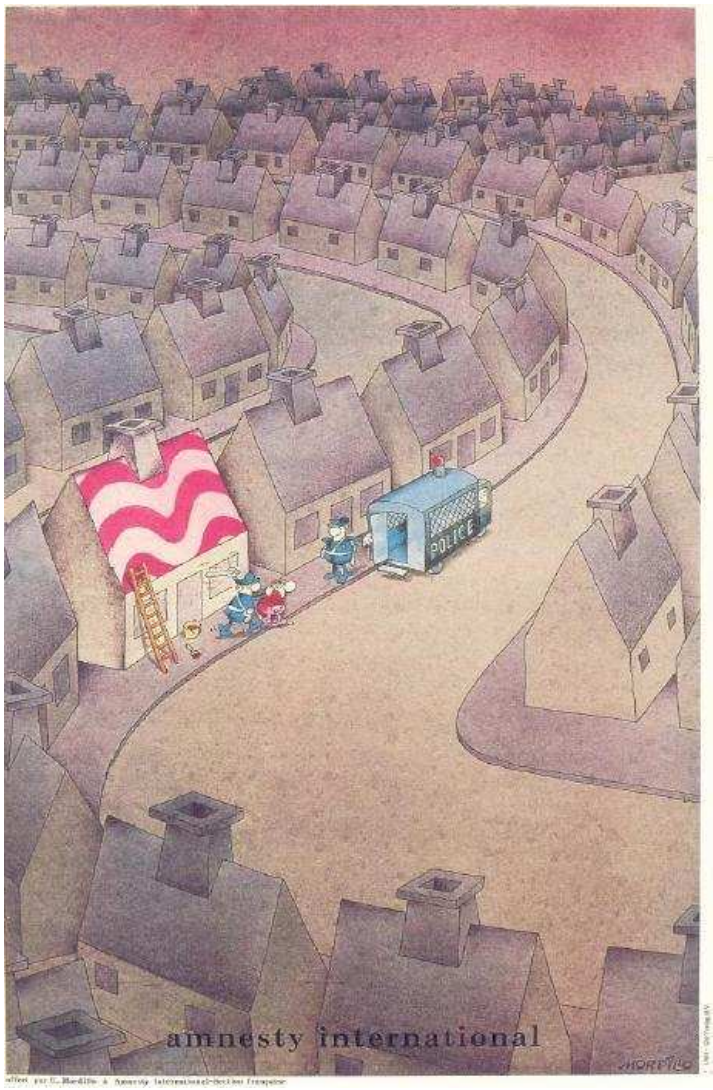
Le site des Brigades anti-pubs. Des nouvelles fraîches, des forums souvent constructifs et des archives bien fournies en documents sur le mouvement anti-pub.

www.actionstopub.tk :

Site connu pour son lien avec les mouvements de grande ampleur de 2003. Explication sur la méthode de barbouillage et compte rendu du jugement rendu contre les Anti-pubs.

www.antipub.net :

Site important accueillant les casseurs de pubs. Siège d'une réflexion littéraire et artistique sur la publicité. Il accueil la « résistance à l'agression publicitaire ». Ce site est la source de nombreux événement comme la journée sans achats ou la semaine sans télé…



www.paysagesdefrance.free.fr :

Site qui lutte légalement contre la publicité et les pollutions visuelles en générale, armé de son code de l'environnement.

www.decroissance.org :

Idéologie de la décroissance. Projet d'avenir, douce utopie, sombre pessimisme ou régression moyenâgeuse, à vous de vous forger votre avis sur cette théorie bouleversant nos valeurs. **A lire absolument.**

www.adbusters.org :

Les anti-pubs anglo-saxons mettent les bouchés doubles pour caricaturer les publicités.

CORPORATISME OU POLITIQUE : QUELS INTÉRÊTS DÉFEND UN SYNDICAT ÉTUDIANT ?

La plus légère expérience du syndicalisme étudiant tue irrémédiablement en nous toute idéalisation niaise de ce genre d'organisation. Les querelles de chapelles constituées autour de « personnalités » et la concurrence sans vergogne de tous les carriérismes s'y montrent, non comme partout, mais comme partout où l'on trouve des enjeux de pouvoir de la même proportion. Car s'il ne s'ensuit pas du pouvoir qu'il y ait corruption, les enjeux de pouvoir sont autant d'occasions pour voir l'ambition personnelle s'exprimer, et ces ambitions s'expriment d'autant plus que le pouvoir possible, visé, ou acquis est important. De l'apparatchik au « médiocre en uniforme » (s'ils ne sont une seule et même personne), l'intérêt privé trouve souvent son compte dans ces organisations collectives. C'est du reste le problème inhérent à toute hiérarchie, problème qui trouve sa solution idéale dans la démocratie rêvée, et qui trouve une solution partielle dans la démocratie réelle. Tout ce que l'on peut recommander à cet égard est que celle-ci tende vers celle-là. Quand on s'en sera rapproché le plus qu'il est possible, alors (et alors seulement) on pourra invoquer l'universelle et irréductible faillibilité des hommes.

Mais ce détournement des moyens collectifs à des fins particulières n'étant le fait que de plusieurs, et non de tous, la question se pose alors : quels intérêts poursuivent les autres, et est-il celui qu'ils doivent poursuivre ? C'est là que se trouve le nœud gordien. Double nœud, si j'ose dire ! Car l'ambiguïté se trouve renforcée par le syndicat étudiant lui-même, et rend son message quasi-illisible.

Deux conceptions opposées du syndicalisme qui sont censées s'affronter sont mêlées car elles servent alternativement.

La première de ces deux tendances est le corporatisme. Qu'est-ce que le corporatisme ? C'est l'organisation par la collectivité (professionnelle à l'origine, mais qui s'est étendue) de la défense de ses propres intérêts. C'est, pour une organisation étudiante par exemple, « défendre les intérêts matériels et moraux des étudiants ». Le danger pour une telle conception du syndicalisme est de s'identifier avec un « égoïsme collectif », car il s'ensuit bien de là la défense des intérêts particuliers d'un groupe particulier (les étudiants), envers et contre les autres intérêts, sans égard à l'intérêt public, général, ou l'intérêt de tous.

La seconde tendance voit bien l'étroitesse bornée de la première, et y oppose la primauté de l'intérêt général sur les intérêts particuliers ou privés. Elle examine les intérêts de la collectivité étudiante, et ne promeut que ceux qui sont compatibles avec ou dérivables de l'intérêt général. Les intérêts ainsi sélectionnés acquièrent ainsi le titre de « droits » de l'étudiant, c'est-à-dire de devoir de la société envers lui, en tant qu'elle se le doit bien à elle-même. Cette conception vise sans nul doute une plus haute légitimation de l'action syndicale que la première, et je veux voir dans cette position l'expression de sa pleine maturité.

Cependant, cette maturité à un prix que certains trouvent coûteux. Un intérêt ne saurait prétendre au titre de « droit » qu'à l'unique condition d'être conforme ou dérivable de l'intérêt général. Cela suppose, on le voit, de concevoir un intérêt général, ce qui est une question éminemment …politique. Y a-t-il à rougir du fondement politique que l'on veut donner au syndicalisme ? Faut-il qu'un cache-sexe, une feuille de vigne vienne masquer ce qui précisément peut le légitimer, masquant ainsi ce sur quoi il repose, niant jusqu'à ses propres principes ? Je pense que non, et je laisse à ceux qui dissocient syndicalisme et politique le soin de leur corporatisme.

Aussi peut-on dire que l'apolitisme revendiqué par certains syndicats étudiants, s'il est réel, est une médiocrité corporatiste; s'il est feint, une hypocrisie. Mais à la vérité, il est souvent le fruit de l'ignorance. Ces deux tendances essentielles à tout syndicalisme, et donc aussi au syndicalisme étudiant ne sont, le plus souvent, pas identifiées comme telles. Il y a à cela deux raisons :

La première tient au fait que beaucoup de gens tiennent la politique pour le lieu de vains affrontements. J'entends par là le scepticisme ambiant qui, après avoir montré la vanité des idéaux religieux, celle de beaucoup de conceptions morales, s'attaque (depuis les environs de la chute du mur de Berlin) aux idéaux politiques en y voyant un domaine de « foi ». Et, « foi laïque » oblige, on doit tenir ces fois-là dans l'espace privé de nos foyers, voire de nos têtes (car parler politique à table, n'est-ce pas indûment publier nos opinions religieuses vis-à-vis des convives ?).

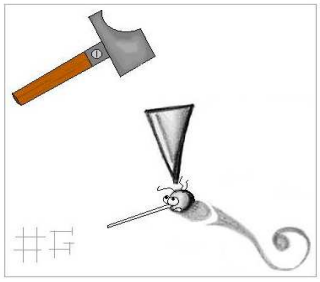
La seconde tient aux moyens mis en œuvre par le syndicat pour convaincre sa base. Je disais de ces deux conceptions qu'elles se mêlaient souvent, car elles servent alternativement. En effet, le syndicat étudiant tient essentiellement deux discours, dont les buts diffèrent :

Le premier est celui qui vise à légitimer l'action syndicale pour la rendre convaincante. A cette fin, sauf à tenir l'impossible thèse que l'intérêt des étudiants coïncide miraculeusement avec l'intérêt de tous (voir la rhétorique minable, du type : « *les étudiants d'aujourd'hui sont les travailleurs, les acteurs, ... - et que sais-je encore – de demain* », comme si les non étudiants étaient destinés à ne pas intégrer la société), la seule façon de s'y prendre est de ne promouvoir les intérêts des étudiants qu'en tant qu'ils sont compatibles avec ou dérivables de l'intérêt général, ce qui implique une visée politique.

Le second est celui qui vise à intéresser la base afin de la persuader. « C'est dans ton intérêt, toi, étudiant ! ». C'est ce qu'il y a de plus efficace, aussi ce discours se développe-t-il immodérément jusqu'à devenir un discours autonome. C'est alors du corporatisme dans toute sa nudité.

Il est donc temps selon moi que le syndicalisme étudiant revendique clairement la politique comme son terreau, ou qu'il périsse de discrédit et de ridicule, le nez allongé pour avoir trop menti, et en premier lieu à lui-même. Il est temps pour lui de ne plus s'adresser seulement aux étudiants, mais à la société tout entière.

« *Dixi, et salvavi animam meam.* »



[j'ai dit, et j'ai sauvé mon âme]

Olivier GAIFFE

Zéro de conduite

Il semble qu'une étape ait été franchie au-delà de la télé-réalité. En effet le ministre de l'éducation nationale encourage un retour passéiste aux exercices de la Vieille Ecole. Il voudrait voir ressurgir les dictées, les rédactions et les « exercices traditionnels ». Il souhaite également remettre au goût du jour les terribles « récitations ».

Au lendemain de la célébration du 60ème anniversaire de la Libération, les anciennes affiches et les vieilles photos peuplent les rues. Et le troisième âge de se remémorer les tendres amours d'avant quarante et de se targuer d'exploits résistants dont on a d'ailleurs démontré a posteriori le caractère mythomane récurrent, tout au moins les penchants prononcés à l'exagération…à en oublier l'orgueil bafoué par la nécessaire intervention américaine.

Passez au tableau, donc : « Maître Corbeau sur un arbre perché/ tenait en son bec un fromage… qui connaît la suite ? Qui peut citer la morale à tirer ? L'enseignement des langues en France stagnait depuis des décennies dans des par cœurs imbéciles et des exercices de grammaire puristes. Il semblait pourtant que la notion de langue « vivante » fut apparue depuis peu avec des innovations technologiques telles que la vidéo K7 sous-titrée où l'on entend de vrais anglophones parler, et en anglais de surcroît !

Alors qu'on arrivait, dans les lycées, à lire des auteurs quelque peu non formatés (pour ne citer qu'eux, Céline, Baudelaire, Vian…), il s'en faut retourner aux humiliations, aux récitals mille fois radotés, litanies ne rimant plus qu'avec la note finale. Il est certain qu'à côté de cela, les calculs de barème à retardement pour ajuster le nombre de reçus au baccalauréat semblent bien futuristes.

Peut-on aller jusqu'à imaginer un accord tacite entre M6 et François Fillon aux vues de la nouvelle émission importée d'Angleterre ? On y voit travailler des élèves vénaux (environ quinze ans) qui étudient dans une école « comme en 1950 » avec uniforme, coupe de cheveux réglementaire et corvées ; éplucher des patates, cirer les escaliers (récitations ?)…On ne compte plus les slogans prônant la rigueur et la discipline. Une triste imagerie que les « élèves » semblent bien refléter (« Louis XIV mort en 1789 » etc.). Certains exégètes avaient pourtant pressenti de telles dérives rétrogrades dans le film « Amélie Poulain », mais bon.

Un peu plus tragique mais venant à point nommé pour étayer cette idée de machination qu'on pourrait croire paranoïaque : cette épidémie de rage qui sévit en France, comme au bon vieux temps des bocages.

Clément Perrissé

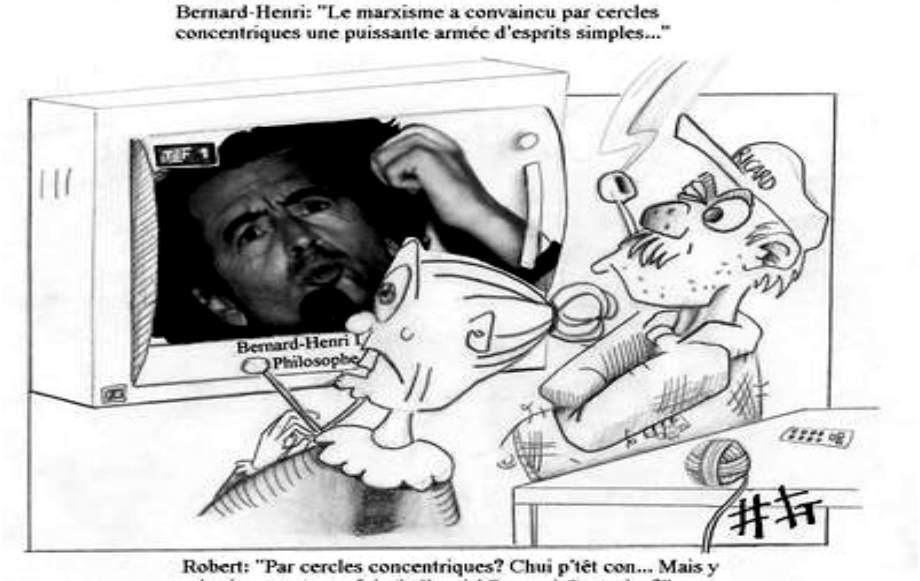
La Raison et le Vulgaire

Le problème qui me préoccupe aujourd'hui et dont je vais tenter de vous fournir un bref aperçu est celui qui touche un grand nombre de sciences, à savoir la vulgarisation. C'est donc armé de mon *petit Robert* que je vous livre deux définitions qui fourniront la base de mon « exposé » (à supposer que cela en soit un …).

La science est, selon la première définition du *Robert* la « connaissance exacte ou approfondie », le savoir, l'érudition. Au sens littéraire, le « savoir-faire que donnent les connaissances (expérimentales ou livresques), l'habileté », l'art, la technique, la compétence, l'expérience.

Car si désacraliser le « savoir » pour permettre au bon peuple de sortir de la caverne est une entreprise ô combien noble ; vider tout discours scientifique de sa substance pour en faire un produit de grande consommation semble plutôt un frein à la « longue marche de l'humanité vers le savoir absolu ». Or, j'ai bien peur que la vulgarisation de la science telle qu'on la vit aujourd'hui s'apparente à la 2ème proposition.

Ce phénomène regrettable, je l'appellerais dans son ensemble, par opposition à La science (méthode), schtroumphologie. Dans son application particulière, il se divise en deux. Le cryptoscientifisme désigne l'appropriation (sommaire et le plus souvent erronée) que chacun se fait des sciences dures (physique, chimie, mathématique, astronomie, biologie) sans distinction de discipline. On pourra ainsi légitimer n'importe quel mythe populaire par un malhonnête



et habile recours à des arguments pseudo scientifiques. Cela dans la mesure où ils servent notre argumentaire, « faut pas déconner non plus ».

Le vulgaire est le « très répandu ; admis, éprouvé, mis en usage par le commun des hommes (sans aucune valeur péjorative), le banal, le courant, le populaire. Mais aussi ce « qui est plus qu'ordinaire, manque d'élévation ou de distinction et d'usage », le bas, le commun, le grossier.

On voit déjà poindre une ambiguïté dans cette définition, qui laisse apparaître que le vulgaire contient deux dimensions, une positive et une négative. Cette notion est donc telle le signe des gémeaux : double. Cette référence à l'astrologie ne manquera pas de faire plaisir à Elisabeth Tessier, docteur en sociologie, VRP de l'astrologie en France, et consacrée comme telle par quelques brillantes lumière de Paris V, qui ce jour-là, n'avait pas dû trouver frère Jacques ou lui avait préféré les feux de la rampe télévisuel.

Associer science est vulgaire apparaît donc, de par cette dualité, une entreprise périlleuse.

Les sciences humaines, qui nous semblent plus accessibles ont, quant à elles, droit à un traitement particulier et à des ambassadeurs de choix. La philosophie est devenue schtroumphosophie. La sociologie est représentée par un important contingent de socioschtroumphologues, surtout dans le milieu de la presse écrite. Mais la palme d'or revient bien évidemment à la psychologie et la psychanalyse dont les psychoschtroumphologues arpentent à longueur de temps les plateaux télés.

Si ces distinctions sont nécessaires pour comprendre le phénomène, l'interdisciplinarité est pour ces Lumières des temps modernes, la condition *sine qua non* de leur survie médiatique. Leur savoir étant absolu, il peut d'adapter

à toutes les sphères de l'activité humaine (pourvu qu'elles intéressent les médias). Ils ont à cet égard une condescendance et une estime réciproque vis-à-vis de leurs travaux de merde (s'apparentant le plus souvent à de la défécation pseudo-littéraire) qui laissent croire à ces cuistres qu'ils détiennent vraiment le sésame universel de l'esprit humain.

Il ne faut donc pas s'étonner d'entendre un psy' passer de la psychosociologie à une réflexion plus philosophique sur les valeurs et la place de la morale dans notre société.

Il est aujourd'hui inconcevable d'imaginer une émission de télé réalité ou un « débat » (je pouffe) dans une émission *people* sans la caution de crédibilité que lui confère un Doc' ou un BHL (comme quoi le maoïsme était bien porteur d'avenir). Chacune de ces hautes autorités a désormais pour tâche d'apporter la touche de sérieux qui prouverait à qui en douterait qu'en matière de télé, « on est loin de négliger l'éducation des petites gens ».

Je dresse ici, avec partialité, avec de grandes lacunes et une certaine mauvaise foi (me voilà désormais absout de toute critique), le supplice et le martyr d'une grande et généreuse idée républicaine.

Car quoi de plus naturel dans la vie démocratique, et de plus sain pour la société, qu'une foule de citoyens éclairés ?! Triste idéal démocratique, t'es-tu seulement donné les moyens de ton ambition !? Ne sommes-nous pas dignes d'accéder au sublime d'une raison épanouie ?

Il existe pourtant un grand nombre d'auteurs qui ont à rendre leurs travaux accessibles ou à faire partager l'amour de leur discipline.
Mais tout exposé sérieux nécessite cependant un certain vocabulaire que l'on peut très bien expliquer avec le langage commun, mais sans substituer l'un à l'autre.

Un effort de vulgarisation du savoir scientifique, quelque soit son domaine, demande un effort du rédacteur mais aussi du lecteur. On monte rarement au sommet de l'Everest en ascenseur.

Une note positive vient cependant colorer ce noir constat. De plus en plus de gens semblent se méfier de cette soupe imbuvable et indigeste qu'on leur sert à boire tous les jours dans nos médias (et dans la presse étudiante). Ce mouvement va-t-il croître jusqu'à annoncer une vraie révolution qui détrônera toutes les fausses étoiles du PAF, de la presse écrite et de la radio (ah ! France-intox …) ? Il est trop tôt pour le dire car la larve n'est pas encore devenue chenille, c'est dire si elle est loin d'être papillon !

P.S. : Si l'on tire les conséquences des propos tenus ci-dessus. M. Jean Bæchler (membre de l'Institut) ne doit pas s'étonner si son *Esquisse d'une histoire universelle* ne figure pas dans les vitrines des librairies de France et de Navarre. Car comme me le faisait remarquer une vendeuse de Gibert Jeune, « on l'a pas recommandé, ca s'vend pas ». Si j'avais un tout petit conseil à donner à M. Bæchler, c'est de passer chez Ardisson entre la traditionnelle actrice de porno et J.M. Bigard, de participer au *blind test* avec Laurent Baffi et de répondre sans sourciller à la question : « est-ce que sucer, c'est tromper ? ».

Ainsi, le prochain ouvrage de M. Bæchler figurerait certainement en tête des ventes. A condition, bien sûr qu'il ne dépasse pas 100 pages, qu'il soit écrit GROS, vide de toute substance et surtout pas de mots compliqués ! Ecrit si possible en langage SMS, monosyllabes ou onomatopées. Le titre deviendrait en conséquence : « SKis D1 Istoir 1nivRsl ».

L'universitaire qui suivrait ce conseil pourrait ainsi vivre de sa plume (ou plutôt de son balai à chiottes), fréquenter le *ShowBiz'* en ayant le sentiment partagé par tous ces cuistres d'œuvrer activement à sortir l'humanité de son ignorance et de ses préjugés.

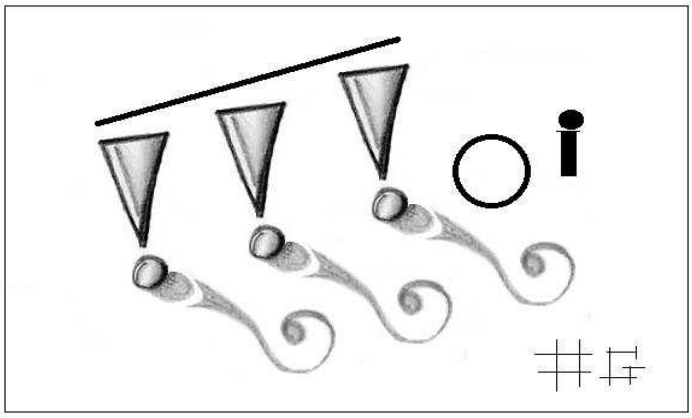
Qui a parlé de vendre son âme ?

Hadrien Arcangeli

Identité, identifications ?

La forme sociale dite « moderne » s'est construite par un long processus de rupture avec la forme sociale dite « traditionnelle ». Les deux formes sociales que je distingue ici sont des « types-idéaux »[1]. Insistons donc sur le fait qu'il n'y a ici aucune forme de jugement de valeur dans les appellations « moderne » et « traditionnelle », mettons donc un arrêt définitif à toute suspicion d'évolutionnisme. Nous aurions pu les appeler forme A et forme B mais les appellations en vigueur sont « moderne » et « traditionnelle ».

La forme traditionnelle peut se caractériser par sa forme ascriptive : la position sociale des individus est définie par leur naissance avant même leur naissance. C'est une forme sociale avec une très grande intégration des individus, laquelle a lieu grâce au sens, lui-même légitimé et garanti par un « garant extrasocial », qui peut-être par exemple la religion, la tradition etc. La forme moderne se caractérise justement par une rupture avec ce garant extrasocial : la société est celle des hommes et ce sont eux qui lui confèrent sa légitimité. Dès lors pour former société se pose la question du sens. Plusieurs solutions ont pu y être apportées, comme celle de la nation, comprise comme communauté des citoyens, appuyée sur le présupposé que ces citoyens partagent un nombre suffisant de valeurs communes. Ce modèle d'intégration sociale par l'appartenance à une même nation semble remis en question et il apparaît que la forme sociale moderne traverse aujourd'hui une incertitude du sens. La société étant dénuée de toute force supérieure, le sens vient de l'homme et donc des individus. C'est donc aux individus de trouver, de porter le sens du « vivre ensemble ».



Les individus étant devenus source du sens collectif, lequel n'est plus prédéfini, chacun doit le trouver par lui-même, par son existence. On trouve alors des tensions entre l'individu abstrait, affirmé par la communauté des citoyens, et des revendications émanant d'individus voulant être considérés comme des individus situés. L'individu abstrait est la base de l'universalisme sur laquelle s'appuie la citoyenneté : les individus sont libres et égaux en droits…Cette abstraction est un facteur de liberté et de protection mais c'est un idéal affirmé et non atteint. Depuis les années soixante, de « nouveaux mouvements sociaux » proclament et défendent l'existence d'individus « situé » dénonçant les inégalités qu'ils lient à leur « situation sociale », leurs particularités (discrimination des femmes par rapport aux hommes, des handicapés par rapport aux non-handicapés ...) Ces mouvements mettent en évidence l'écart entre l'idéal universaliste et la situation concrète d'hommes et de femmes pas tout à fait véritablement « égaux » aux autres. Cette dynamique peut mener vers deux tendances. Elle peut entraîner une égalisation accrue des conditions lorsque des discriminés obtiennent de nouveaux droits. On se rapproche alors de l'idéal universel car moins d'acteurs sont laissés de côté. Mais elle comporte également le risque de l'affirmation des particularités contre l'universel, les particularismes étant considérés alors comme méritant d'être entretenus en tant que tel, ce qui menace le « vivre ensemble ». Prenons un exemple : en France, la religion musulmane est la deuxième religion des citoyens pratiquants. Elle concerne de très nombreuses personnes et il est normal que les musulmans de France puissent pratiquer leur culte puisque l'Etat est laïc, du moins en principe. Or il est plus difficile en France d'être un pratiquant musulman qu'un pratiquant catholique : ce dernier trouvera des églises dans chaque recoin du territoire… Certains mouvements sociaux sont nés, rassemblant des individus dont la particularité commune à ce moment là est d'être musulmans, pour réclamer au nom de l'égalité universelle, des droits dont ils s'estiment privés. Dans cet exemple, l'égalité universelle est comprise comme l'égalité dans la liberté d'exercice de son culte. Ainsi, la construction de mosquée correspond à la première tendance présentée, cette proposition va dans le sens de l'égalité des droits : un lieu de culte pour chacun. En revanche, ouvrir des piscines publiques à des heures différentes pour les femmes c'est imposer des règles particulières à tout le monde, cela va dans le

1 Selon la terminologie de Max Weber, c'est à dire que ce sont des modèles que l'on ne trouve jamais tel quel dans la réalité, mais qui servent à nourrir une réflexion à partir de grands traits qui la définissent

sens du particularisme affirmé et défendu comme tel.

La défense de l'individu comme être humain « situé » et la revendication des particularités peuvent donc comporter un certain risque pour l'universalisme, lequel permet de vivre ensemble malgré les différences et les conflits. Surtout que l'affirmation de l'individu situé passe par la définition d'une identité.

On accorde généralement deux dimensions à l'identité. La première est la dimension dite « objective ». Elle fait référence à des éléments comme la langue maternelle, le lieu de naissance, l'ethnie d'origine…Mais je ne suis pas d'accord avec cette prétendue « objectivité ». Tous ces éléments sont en réalités porteurs de nombreux préjugés, même si ceux-ci sont la plupart du temps attribués de manière involontaire. En effet, les langues sont porteuses de nombreux enjeux, leur pratique et leur maîtrise s'inscrivent dans des rapports de force, de même les délimitations géographiques et les ethnies. Par exemple, être désigné comme Hutu ou comme Tutsi au Rwanda n'a rien d'objectif. Cette distinction repose sur des critères historiques établis assez récemment par des ethnologues et a pourtant eu de fâcheuses conséquences. Ce que je veux dire par-là, c'est que même les critères prétendument objectifs ne le sont pas en réalité puisqu'ils s'inscrivent dans des interactions sociales qui leur attribuent des valeurs, des connotations…Ainsi, pour désigner cette part de l'individu qui est inscrite en lui, qui est liée son groupe social d'origine, je préfère parler de culture, de socialisation primaire. Dans ce texte, quand je parle d'identité, il faut le comprendre dans le sens de la deuxième dimension que l'on accorde à cette notion, sa dimension « subjective ». Elle désigne celle qui est définie par le sujet, celle dans laquelle l'individu se reconnaît, celle qu'il revendique comme sienne.

Une identité se définie dans le rapport à l'autre : je suis cela et pas ceci, l'autre est alors ceci et pas cela. L'affirmation d'une identité commune se fait forcément en opposition avec d'autres identités. Il y a dès lors un risque de fermeture, d'exclusion. En effet, l'identité est exclusive : on appartient à un groupe identitaire, ou pas : il n'y a pas d'entre deux. La définition d'une identité passe par une certaine fermeture : si tout le monde pouvait se réclamer de cette identité elle n'aurait plus de sens, de raison d'exister ; l'identité est une affirmation de particularité par rapport aux autres. En outre l'identité fait souvent appel à des notions comme celles « d'origine » , « de pureté », qui sont des notions extrêmement dangereuses car elles portent en elles, intrinsèquement la fermeture, l'exclusion. « Si je suis pur, l'autre est impur… ». L'identité se définie également par le rapport à l'autre qui en renvoie une image, que l'individu reçoit, intègre transforme, s'approprie, et vice versa. Ce mouvement est continu… L'identité est le résultat de nombreuses interactions sociales.

En tous cas, l'affirmation identitaire comporte un risque quand l'individu qui s'en réclame se défini par une seule identité, il risque alors d'avoir des attitudes communautaires excluantes, de rejeter l'autre, celui qui ne possède pas la même identité. Or, l'individu situé est multidimensionnel ; il appartient à de nombreux mondes sociaux. Par exemple, je suis une femme, une étudiante, une militante, une écolo, la fille de mes parents, je suis française, je suis européenne etc. L'identité que je me donne en premier dépend du monde social dans lequel je me trouve. L'identité n'est pas fixée, pas une fois pour toute : demain je serais peut-être mère, chercheuse, épouse ; si je suis en Allemagne je suis française mais si je suis en Australie je suis européenne…Je peux militer en tant que femme ou bien en tant qu'étudiante ou encore en tant qu'écolo : je suis un individu multiplement situé. L'identité n'est donc pas quelque chose de défini a priori, encore moins une nature. Elle est un processus toujours mouvant suivant des configurations sociales sans cesse changeantes. Et pour mettre ce processus en valeur je pense qu'il ne faut jamais fermer l'identité : elle est toujours IDENTIFICATION. Si l'on pense l'individu situé en terme d'identification, le risque de fermeture est moins grand, l'individu n'est plus enfermé ni défini par son identité. Les identifications sont des processus toujours mouvants, elles sont sans cesse transformées et transformables, existantes parce que des individus se les approprient. De plus un même individu évoluant dans différents mondes sociaux, il procède souvent à plusieurs identifications simultanées. Penser en terme d'identifications oblige à remettre plus souvent en question son rapport à l'autre. Et penser identifications permet à mon avis de dépasser des différences aujourd'hui considérées comme indépassables.

Clarisse Carrière, inspirée par Yves Bonny, (professeur à Rennes 2)

Le rêve

Lorsqu'il m'est apparu dans la variété de ses couleurs et de ses paysages, il m'a semblé magique, merveilleux. Mais le monde n'a pas épargné longtemps celui qui voulait le découvrir. N'était-il pas possible d'imaginer tout simplement ces magnifiques trois-mâts quittant pour des mois les ports de France, sans que ceux-ci parlent remplir leurs cales de centaines d'africains ? Pourquoi faut-il associer à l'image d'un chariot traversant aventureusement les grandes plaines d'Amérique du Nord, le génocide des amérindiens ? Quelle sombre nécessité transforma l'espoir d'une société d'égaux en une bureaucratie militaire stakhanoviste ?

Ulysse et les sirènes

L'enfance s'évanouit. J'ai mon BAC, mais je ne serai ni marin, ni pionnier, ni révolutionnaire. A force de déception, comme par soustraction, le rêve s'amenuise, donnant de moins en moins prise à la violence de l'Histoire et de l'actualité. Telle une statue de sable, la sensibilité à la douleur de l'autre s'effrite dans la tempête des faits divers. Se désagrégeant dans un nuage de bons sentiments, elle finit par tomber en poussière. Avec la sensibilité, c'est l'action et l'engagement qui perdent de leur consistance, et qui finissent par disparaître du champ des possibles. L'action paraît vaine devant l'absurde et irrésistible cruauté des hommes.

Quant à l'engagement collectif, il effraie, soit pour être considéré comme un regroupement d'illuminés, soit pour être une restriction de liberté individuelle. Et puis les enjeux sont toujours si importants, les choses si compliquées qu'il est plus sûr de rester à l'écart. Il arrive malheureusement que la misère se rapproche si près de moi, que je me trouve dans l'obligation d'accélérer le pas pour ne pas la voir. Du rêve à la compassion, de la compassion à la culpabilité, l'épure va jusqu'au cynisme et à l'indifférence. Mais rares sont ceux qui glissent jusqu'au bout du processus. Pour un nombre limité de salauds tournant la misère en dérision dans des jeux de bons mots sur la fatalité, le destin, les règles de l'économie et de la nature, il se trouve une masse indéfinissable de gens assez lâches ou stupides pour les croire.

Fermant les yeux à la détresse de l'autre et à la violence du système qui la provoque, on sombre peu à peu dans l'inconscience. Ces aveugles ne

vivent pas dans le noir, mais dans un tourbillon de « trucs à faire », de musique, de couleurs, de rires. Dès le matin à la radio, des imbéciles hilares se vautrant dans un mélange de son, d'argent, de sexe et de publicités, ravissent à celui qui s'éveille la possibilité d'une pensée nouvelle. Blagues grasses, orchestres, stades, émissions culturelles prime time, spots publicitaires et jet set sont autant d'objets de fascination. Le désir surgit de partout, construit par des forces extérieures.

On m'a trouvé ma voie, on m'a vendu des rêves, je suis utile m'a-t-on dit, je suis le moteur de la consommation. A défaut d'être citoyen, je suis un bon client.

Mais parfois, les rêves de départ, bien qu'ébranlés, ne s'affaissent pas : ils s'accrochent à la conviction qu'une société de dialogue, respectueuse de l'humain est à notre portée. Une douce voix me glisse alors, comme le premier instrument d'une répression anonyme, la normalité d'une telle idée, et son impossibilité. « Tu sais quand j'avais ton âge, moi aussi je pensais qu'il fallait changer les choses, mais tu verras qu'avec le temps… tu feras comme moi. ». Dubitatif, je m'obstine. Je ne comprends pas la légitimité de la délocalisation. Le ton s'élève : « utopiste », puis « gauchiste » , pour finir au choix sur « fouille-merde », « ta pensée est dangereuse », « élitiste », « stalinien », « anarchiste ».

Après cela, la communication est rompue. Quelle corde sensible ai-je bien pu pincer pour la briser ? Mon rêve ne fait naître qu'ennui, méfiance ou mépris. Placé au banc des accusés, que je sois un rêveur , un apprenti pourri du clan « politico-magouille » , un terroriste : on a rarement envie de me fréquenter.

Soumis à rude épreuve par une réalité brutale, le rêve n'est pourtant pas détruit par la seule constatation de la souffrance. Il est avant tout la cible d'une idéologie mesquine qui tente de l'étouffer. Malheureusement pour celle-ci, la force de mon rêve est prodigieuse, et ses armes multiples. Sincérité, respect, création, amitié, dialogue, sont les notes de sa mélodie, harmonie charmante qui fera grincer les dents de ceux qui se cachent derrière l'idéologie.

Lorsque la lumière sera faite dans le débat public, et que la transparence des arguments (ainsi que celle des intérêts qui les sous-tendent) sera une condition réalisée, alors une grande partie des injustices se résorberont. Eclairer nos pensées propres, et de proche en proche l'espace public dans son ensemble, par l'élucidation des problèmes sociaux, voici le rôle de tous ceux qui comme moi ne peuvent pas regarder ou écouter les informations sans en maudire le présentateur.

Face à l'asservissement des esprits, à l'oppression culturelle, à l'homogénéisation des goûts et des discours, je craignais l'engloutissement. Construit en intransigeance et en rigueur d'analyse, je sais maintenant que mon navire est solide. Le seul récif pouvant le dissoudre se nomme cynisme. Je le connais, et je l'éviterai aussi longtemps que je préférerai aux sirènes de l'idéologie non interrogée, mon devoir de rêve.

Vincent Bergère

Rédacteurs :

- ARCANGELI Hadrien
- BERGERE Vincent
- CARRIERE Clarisse
- GAIFFE Olivier
- MADELINE Morgane
- OSATO Yusuke
- PERISSE Clément
- SALLIOU Nicolas

Avec la collaboration de :

- PRENVEILLE Vincent
- ROTTIER Edouard

Et le soutien des autres membres de l'équipe du Dogmatique (Emilie BERGERE, Thierry BESNIER, Goulven CHARLES, Andreï DORMAN, Anton PERDONCIN, Xavier HENRY, Marie-Cécile HUET, Eloïse LETELLIER, Sébastien MASSART, Lucas TETE)

Responsable de la publication :
GAIFFE Olivier